

Éloge de la lumière, à la manière de Jun'ichirō Tanakazi

Monique Pagé

Number 3, 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84863ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

2371-1582 (print)

2371-1590 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pagé, M. (2017). Éloge de la lumière, à la manière de Jun'ichirō Tanakazi. *Entrevous*, (3), 36–37.

Jun'ichirō Tanizaki Éloge de l'ombre



Jun'ichirō Tanizaki [1886-1965] a doté la littérature d'un merveilleux et inspirant *Éloge de l'ombre*, dont le texte original japonais a paru en 1933.

Sa prose teintée de mélancolie et de délicatesse, hantée par la noirceur des pulsions qui habitent les corps, a inspiré Alain Corneau, le réalisateur de *Tous les matins du monde*. Il a demandé aux acteurs de son film de lire l'essai de Tanizaki, afin de s'imprégner pendant le tournage de son esthétique, toute en patine et en clair-obscur.

« *N'étaient les objets de laque dans l'espace ombreux, ce monde de rêve à l'incertaine clarté que secrètent chandelles ou lampes à huile, ce battement du pouls de la nuit que sont les clignotements de la flamme, perdraient à coup sûr une bonne part de leur fascination.* »

Traduction de René Sieffert, Publications orientalistes de France, pages 43-44.

Parce que le chatoisement se joue de l'ombre, Monique Pagé s'est autorisé « *un éloge de la lumière à la manière de cet immense auteur japonais* ».

Monique Pagé Éloge de la lumière



Qui n'a jamais eu l'impulsion de marcher en forêt sous la pleine lune ne connaît pas la puissance de la nuit boréale. Il y a quelques décennies à peine, habiter au Québec signifiait vivre dans un pays de neige sous le soleil, la lune et les étoiles. Je me souviens du hurlement d'un loup par une telle nuit de janvier. Ma sœur et moi marchions en forêt vers le chalet. Un deuxième hurlement a répondu au premier. Cette répartie s'harmonisait parfaitement à la clarté qui sabrait les branches. Les cristaux foulés scandaient notre passage puis se taisaient. En silence, nous nous sommes éloignées l'une de l'autre. Je me souviens avoir ressenti une solitude franche et nécessaire. Ma sœur me dira plus tard avoir éprouvé la même vérité sous cette lumière naturelle.

L'ombre bleutée sur la surface que l'on sait blanche crée une confusion temporelle qui rugit de mystère : est-ce l'heure d'une pause ou l'appel du jour ? Le côté sombre de l'âme s'éclaire alors et l'humain trouve sa place parmi les troncs éprouvés, dans un minuscule nid du temps.

Rien à voir avec le débordement lumineux d'une métropole. La période de Noël, par exemple, crée un feu d'artifice sur les murs et le

DÉTAIL D'UNE ESTAMPE DE UTAGAWA KUNISADA [1786-1864], IMPRIMÉE VERS 1830, REPRÉSENTANT UNE SCÈNE D'UN KABUKI : UN DRAME ÉPIQUE TRADITIONNEL JAPONAIS. COLLECTION PRIVÉE DE DANIELLE SHELTON.

ciel de Montréal. Les heures marchandes installent une frénésie festive de couleurs et de sons entre les édifices. L'enfant en moi chérit les instants passés dans ce Disneyland saisonnier et je ne doute pas que la plupart des citadins y éprouvent plaisir et excitation. Mais au fil du temps la fatigue s'installe.

Observez les visages des promeneurs du centre-ville tard le soir : des masques à même la peau, des yeux incrustés de gel. Nos cités nous maintiennent sous un globe de rayons artificiels qui combat le besoin naturel de baisser les bras et les paupières à la tombée du jour. Les regards las s'évitent. Les maquillages et bijoux tentent sans succès de créer l'illusion d'une fête et la seule pensée du calme dans la pénombre d'un bosquet donne la chair de poule aux inconditionnels des néons et spots de toutes sortes.

Cette débauche d'éclairage attaque notre équilibre : les adultes et même les enfants dorment moins qu'auparavant, les animaux perdent leurs repères. Nos yeux se cernent et notre concentration diminue. Les habitants d'un même logis deviennent des étrangers alors que leur attention se réduit aux écrans du téléviseur et de l'ordinateur. La vie sous la profusion de lumens se déroule dans un état de lassitude programmée jusqu'à la dernière émission de télévision sur laquelle on s'endort, épuisés.

L'hiver dernier, j'ai profité d'un congé pour installer ma tente au pied d'une petite colline, à cinq kilomètres de ma chaumière. Durant la nuit, un brouillard dense a déposé sa magie : au matin, les branches gonflées de givre embrasaient l'atmosphère. Instant d'infini au sortir du sommeil. Je me suis dégagée de mon étui de glace pour revenir vers la maison et son confort. La pente glissante et le découpage de la crouste à chaque pas m'ont vidée de mes énergies, pourtant je me sentais vivre à pleins poumons.

Tout au long du jour, une surface enneigée modifie son relief et ses teintes. Les congères mettent à nu la dynamique de l'invisible. Les saillies et les dépressions racontent les jeux du vent avec ses obstacles et ceux-ci défient la clarté en exposant leur ombre qui pivote et s'allonge lentement. Engendrée par le soleil dru – sur une branche de bouleau ou le dos d'un cerf – l'ombre se délimite par un contour net alors que le soleil diffus caresse les formes en laissant plutôt une silhouette à bordure floue.

Sous les conifères, une carence partielle de lumière livre un monde qui sombre dans un certain silence. Et le soir venu, une lente immersion dans la frange bleue crée une sensation de paix dans un vide infini.

...

C'est ainsi que devant les yeux d'un enfant de ce pays, la beauté surgit des lumières diffractées ou réfléchies par l'eau, les neiges et les glaces sous la lune, le soleil et les étoiles.